

La littérature, esquisse d'une communication

UEEH 21 juillet 2007

Le rôle fondamental de la littérature gaie et lesbienne, dans la formation du soi et l'évolution de notre histoire.

Nous partageons tous et toutes l'expérience fondatrice de notre vie, de la découverte, de notre élan, de nos désirs spécifiques, irrésistibles et joyeux, au départ. Mais nous avons aussi l'expérience d'être heurté frontalement à la réalité directe de la société, ses lois, ses usages, et à toutes les images, hostiles, contraires, brouillées, tronquées, déformées, ou à l'absence d'images nous concernant que nous offrent et nous renvoient les productions culturelles, écrits, romans, poésies, théâtre, essais ou audiovisuelles, ou picturales. Or nous avons tous besoin des autres, des échanges, des témoignages de nos semblables (les plus semblables possibles aux autres) pour nous forger une représentation de nos moi singuliers, auxquels nous n'échappons pas, des autres dans nos interrelations, de société à laquelle nous sommes astreints, qui peut être une prison absurde et incompréhensible et où nous devons, pour ne pas mourir ou vivre étouffés, être acteurs.

Dans le contact direct, le dialogue, les rencontres, nous pouvons poser des questions, avoir des réponses, des clefs mais aussi créer des conflits, provoquer des refus, parfois violents. L'absence de médiation, le côté « chaud » des affects, les interactions, les conséquences indésirables qu'ils peuvent entraîner, compliquent souvent la situation au lieu de l'éclaircir. Nous vivons dans le regard d'un autrui collectif normé, et le sens nous manquant, nous sommes pour reprendre un vieux mot toujours valable aliénés à nous-mêmes, malheureux, résignés, cyniques ou hypocrites au mieux habiles au prix de concessions à préserver notre îlot de vérité. Et habiles à nous ménager un espace de vie.

Car il nous faudrait prendre des distances, acquérir un regard critique, créer ou trouver des références non biaisées et procéder à une prise de conscience. Nous ne pouvons pas vivre en marge, isolés, sans repères, sans une mutilation de nous-mêmes qui peut aboutir à une autodestruction (on parle du nombre de suicides des jeunes homosexuel/les).

Comment en sortir ? La prise de conscience peut être collective. Il s'est produit dans les trente dernières années grâce à 68 puis au FHAR et au MLF (des tous débuts) une véritable explosion, une révolte ouverte collective qui s'est propagée dans de nombreux pays et coordonnée, contre tous les archaïsmes les tabous, la morale traditionnelle, pas seulement, de la façon de penser et du dire et de la visibilité des homosexualités. Dans cette effervescence des idées, nous sommes encore emportés, comme disait Pascal, cette fois-ci dans le bon sens, mais l'effet de groupe de réconfort passé, nous sommes ramenés, confrontés à nous-mêmes à notre solitude ou à nos doutes, et, faute d'un caractère particulièrement bien trempé, nous avons du mal à nous faire une idée juste et positive de nous-mêmes.

C'est alors que nous pouvons pratiquer cette « époché » comme l'appelle Husserl, cette suspension du jugement, ce retrait momentané et c'est là que la littérature peut jouer un rôle capital. Or la plupart de ces groupes luttait et luttent encore pour les droits, la visibilité, mais peu prenaient en compte la vie privée, cette vie secrète, individuelle, ce qui constitue en fait la cause de toute cette action collective, la culture, d'où l'erreur de perspective de beaucoup : tout texte gai était fatalement militant, ce qui faisait bondir les véritables écrivains dont moi-même,

d'où les querelles absurdes et stériles : y a-t-il une littérature homosexuelle ? Yves Navarre que j'ai bien connu s'en tenait à une réflexion de défense devenue célèbre : je suis écrivain, je suis homosexuel, mais je ne suis pas un « écrivain homosexuel » formule qui circulait dans les colloques organisés par FALGWE à Londres, à Rotterdam et à Paris dans les années 88, 89 et 90, autour de l'écriture gaie et lesbienne. Car dans cette élaboration de soi cette image de soi, la littérature tint et tient une place capitale. Je ne sais pas dans quel genre on peut faire entrer "le Rapport contre la normalité" du FHAR. Un manifeste une bombe, peut il être littéraire ? C'est ce que je vais essayer de dire brièvement ici.

Il faut, en effet, distinguer plusieurs niveaux :

1- Les manifestations individuelles de rue, les actions directes, les débats, interventions dans l'Institution, les UEEH ou festivals littéraires ou cinématographiques, les recherches théoriques universitaires, les témoignages singuliers que sont par définition les œuvres littéraires hors institutions aux risques et périls de leurs auteurs. J'aime les actions « directes » - collectives ou individuelles (comme les Mauves) - et j'y ai souvent participé avec allégresse, aux toutes premières d'ailleurs quel bonheur de regarder les gens aux fenêtres et de les "provoquer" joyeusement, de les inviter à se joindre à nous ce qu'ils font de plus en plus. Le gay friendly y a un plein succès.

2- Les ouvrages dus aux recherches théoriques sont nécessaires et très honorables, et j'en fais, en free-lance, mais, elles deviennent institutionnelles et c'est justice. Mais du coup, tout en ouvrant des espaces de liberté intellectuelle, elles posent des limites et de nouvelles normes, avec leurs différentes écoles et leurs querelles et leurs exclusions. Elles visent tout à fait en amont à changer les droits, les législations. Elles présentent une force ou un pouvoir intellectuels. Elles apportent des justifications, argumentations et poids, à des prises de position politiques.

3- En revanche, visant à établir des lois générales "scientifiques", dont chaque individu ne devient qu'une illustration ou un cas particulier, et elles sont sans effet sur notre vie singulière sexuelle affective et mentale in situ, ici et maintenant, qui ne souffre pas de délai dans nos décisions individuelles, dans notre perception de nous-mêmes et des autres et dans notre expression individuelle, qui n'est pas un écart par rapport à une norme même a-normé. La vraie vie est ailleurs. Elle vient de moi et de toi et encore une autre toi et un autre et il faut défricher ce territoire toujours mal connu, mouvant et complexe. On a trop parlé et vanté "la mort du sujet", on pourrait reprendre la phrase d'un personnage de Molière en le détournant à peine : "guenille si l'on veut ma guenille m'est chère", et on peut ajouter : "et je n'ai que celle-là".

C'est pour répondre à ce besoin que l'expression essentiellement et délibérément subjective, du roman, de la poésie, de l'essai (au sens où l'entendait Montaigne, bien sûr) est indispensable. Le « tu lis trop » que disait une mère à sa fille signifiait : « tu en sauras trop, tu désireras trop, tu chercheras à dépasser tes limites, joue ton rôle ! » ce qui sous-entend une littérature légère divertissante, qui ne bouge pas les marques établies, bibliothèque bleue. D'une façon générale, on pourrait dire sensiblement la même chose de toute expression artistique (il va de soi que je n'exclus aucune forme existante ou à venir du moment qu'elle naît du geste d'écrire d'un individu, qui n'accepte aucune censure ni aucune injonction sauf celle qu'il se fait lui-même (sachant aussi qu'il est souvent victime de son autocensure) mais j'ai accepté de parler de la littérature et en tant que poète, je le fais avec joie et la joie que donne la certitude de l'expérience. A travers les millénaires, Sapho (et pour une part Platon dans ses mythes ou fables) nous parle, et en reste le paradigme éclatant.

Ce moment où quelqu'un prend la plume (ou dans certaines cultures le pinceau jadis le poinçon où on tape sur les touches du clavier) pour transcrire avec des mots son expérience unique (et/ou exprime celle d'un autre par empathie) est le moment fondateur de toute littérature. Il s'écarte du dialogue direct, il se retire momentanément. En fait il crée un objet unique, une trace comme la main sur la paroi de la grotte, "J'existe" dit-il alors au monde et aux autres. Les autres peuvent alors regarder lire et à leur tour s'écarter momentanément de l'affrontement direct avec autrui. C'est après qu'il est possible de renouer le dialogue. On est "plongé" dans sa lecture, dans la contemplation du tableau. Mais pour que ça "marche" dans cette relation triangulaire, il faut que l'objet créé soit authentique.

C'est pour cela qu'en tant qu'éditrice je suis très attentive à toute authenticité ou perte ou absence d'authenticité. J'y suis infiniment plus sensible qu'à une quelconque virtuosité technique ou obéissance à des règles d'écriture (intrigue bien ficelée par ex. ou organisation d'un récit autant qu'à celle d'un poème qui ne sont que contingents et datés). Il y a toujours eu quelqu'un qui a commencé, qui a inventé une forme nouvelle, pourquoi pas moi ? Je décèle assez vite les calculs, soit les intentions idéologiques (ce que j'appelle une farine étrangère à la pâte), soit les contorsions ou simples torsions des intentions pures pour plaire au public (suivre la mode, la pousser jusqu'au bout ou la contrer l'un et l'autre pour trancher sur la masse, pour mieux vendre). Le désir d'exister, celui de gloire voire de durée à travers le temps sont tout à fait humains et louables. C'est la vanité qui ne l'est pas. Car, en face du destin, de notre finitude, elle est dérisoire. Être passeur, être visionnaire, être une pythie, être peintre ou portraitiste, oser montrer ce qui est caché, refoulé, tu, courir le danger voilà la noblesse de l'écriture. Alors le tête-à-tête avec un lecteur est fécond. Le livre peut circuler et longtemps.

Cette écriture, sous la forme de récit, de roman, d'autobiographies, de chant, de parabole, de fiction, nous touche directement, en tant que "je-sujet" au cœur de la vie dans notre destin singulier. Tel dialogue qui semble difficile à saisir dans ses inattendus comme ceux d'Adèle Helen et Mabel dans QED de Gertrude Stein oblige à revenir sur ses pas jusqu'à ce que le passage s'ouvre enfin vers la compréhension. (Il est difficile de démêler les motifs d'acceptation et de refus des éditeurs. QED de Gertrude Stein en a été l'exemple parfait, écrit 1903, a été refusé par l'éditeur, puis retrouvé en 1930, mais enfoui une seconde fois par Stein elle-même pour des raisons sentimentales toutes personnelles qu'on peut certainement retrouver aujourd'hui). Le "Madame Bovary c'est moi" de Flaubert peut s'appliquer à toutes ces écritures qui nous révèlent à nous-mêmes, nous situent dans le temps, l'histoire, l'espace, les sociétés, posent les questions que nous nous posons, ne cherchent pas à nous convaincre, mais nous invite à nous identifier, à comparer, à partager, à toucher nos sensibilités et nous émouvoir tout en nous faisant réfléchir. A ouvrir nos intelligences et faire sauter nos blocages. On peut appeler cela une révolution minuscule ? Pas tant que ça, on ne fait pas l'amour avec un livre de sexologie ou de sciences humaines sur la table de chevet, un livre de poèmes ou un roman oui.

Le livre encore plus que la TV, les films, les médias : un objet maniable transportable qu'on peut lire par bribes, prendre par n'importe quel bout, jeter, laisser reposer des mois, reprendre, apprivoiser, lire cent fois n'importe où, sans avoir de compte à rendre à personne, nous laissant libre d'imaginer personnages et lieux, élargissant notre univers quotidien, l'éclairant. Un espace et un temps non collectifs. C'est dire la responsabilité des auteurs, leur immense pouvoir. Balzac disait "je rivalise avec l'état civil", vaste projet pour les auteurs gais et les auteures lesbiennes. Par rapport à la quantité incroyable de fictions hétérosexuelles, l'espace est encore vierge, du moins trop peu peuplé.

~~Car ce mode de communication, cet accès direct offert par l'auteur à nos mondes est particulièrement important pour nous, gais et lesbiennes. Il y eut des époques où le non dit,~~

l'allusion, les contorsions ou distorsions, s'imposaient presque, Proust et Gide en sont de bons exemples.

1- Après les révoltes qui provoquèrent scandales et procès (Oscar Wilde, Genet ou Radcliffe Hall) ou boycotts des textes triomphants (Violette Leduc et, si j'ose parler de ma propre écriture, avec « Octavie, ou la deuxième mort du Minotaure ») a succédé avec des hauts et des bas (encore aujourd'hui il arrive qu'on utilise le qualificatif "sulfureux" pour caractériser notre écriture, la peinture de nos univers) une période plus ouverte depuis un quart de siècle offre des productions totalement libres de toute censure externe ou interne.

Mais que de manuscrits n'ont pas eu la chance de trouver un éditeur (les Editions de Minuit pour Monique Wittig ou Tony Duvert, les éditions Bourgois dans les années 70, ou Horay pour moi dans les années 80) et sont encore enfouis dans les tiroirs, comme les livres dissidents en Union Soviétique qui provoquèrent l'apparition des samizdats, comme les éditions d'Amsterdam pour les philosophes français du XVIII^{ème} siècle.

2- Il s'est créé à partir de 80, des éditions délibérément gaies, Persona, mes éditions en 89, presque en même temps que les cahiers GKC. Depuis 89, une pléiade de petites maisons d'éditions surgissent et se développent, « do it yourself » ai-je souvent pensé ce qui s'est produit et le lecteur a presque l'embarras du choix. Je ne peux pas publier des œuvres que je reçois mais, s'il y a une demande, les finances suivent mal il est bien connu que les TPE survivent avec les pires difficultés. Il serait pourtant souhaitable que se développe une production suffisamment variée pour produire la vitalité d'un lectorat et qu'émerge l'excellence. N'empêche, on a changé la donne, on compte maintenant et ceux qui ont rusé avec de faux titres, des titres ambigus ont l'air un peu nigauds. En revanche la collection créée chez Balland par Guillaume Dustan fut une excellente initiative et d'autant plus qu'elle joignait ce qui à moi me paraît consubstantiel à nos choix sexuels, l'audace absolue de la forme et du fond.

Je n'ai jamais bien compris comment pouvaient coexister l'audace de nos sexualités et le conservatisme de certains choix esthétiques. On pourrait suivre ainsi l'évolution de répressions ou de liberté et celles des représentations mentales et sociales de nos sexualités, encore que leur histoire soit beaucoup moins linéaire qu'on l'imaginerait volontiers. Ma découverte de Sapho dans une bibliothèque de province a été un véritable choc physique, sensuel et sexuel. Il y a des chocs qui ne trompent pas, comme une note juste dans un concert de platitudes convenues ou dans un désert, abolissant toutes les conventions. Peu importe les variations, je me moque de toutes ces théories qui essaient de me brouiller les sens par le biais de l'esprit. C'était sans commune mesure avec tous ces livres de cul qui essaient de provoquer mes sens par des artifices ou des accumulations de détails techniques. Mais j'aime aussi les visages.

3- Il n'en reste pas moins qu'après de longues périodes de quasi absences, il existe enfin une floraison de romans (et de poésie) sur tous les continents (France, Canada, Japon, USA, etc.), loin des stéréotypes sociaux et des pessimismes. ~~Je ne parle pas de~~ la culpabilité excessive ou des la provocation qui ont presque disparu de notre horizon littéraire. Ce sont des tableaux de mœurs des milieux lesbiens ou gais, des passages ou conflits et liens entre mondes hétéros et homos, ou homos et lesbiens, des analyses de caractères, des scènes de la vie privée, sous des angles de vue très variés, humour, passions, incommunicabilité ou bonheur, etc. (Catherine Hubert, Nina Bouraoui, Betty Migot, Lionel Duroi, Stephen Mac Cauley) et des récits d'expériences plus propres aux gais (Hervé Guibert, le rôle du sida) ou aux lesbiennes (de la conjugalité à l'amour des femmes, Marion Page).

Cette littérature offre une représentation de soi totalement déculpabilisée et laisse la place à des analyses plus fines (ou brutales), des comportements et des ressorts des cœurs, des esprits, des désirs. Mais souvent aussi des genres mineurs (polars, romans sentimentaux, romans

historiques ou biographies) malgré certaines réussites indéniables, cèdent à la facilité et aux nécessités du commercial, et ce n'est pas une particularité homosexuelle. Hélas !

Je ne voudrais pas laisser croire que je prône une lecture purement naïve, mais je sais que je n'ai jamais écrit pour faire l'objet d'une thèse qui ira remplir les rayonnages des ouvrages savants mais je prétends que ces travaux pour utiles qu'ils soient ne peuvent que compléter une approche directe émotionnelle.

Et s'il faut choisir, ai-je écrit dans l'état poétique, jetez-vous dans la création, j'aurais pu ajouter : dans la lecture, vous n'aurez pas la satisfaction d'avoir fait le tour théorique de la question, mais a vous aurez peut-être gagné en connaissance de vous-mêmes de votre capacité à aimer dans ce monde dur, incertain où nous sommes plongés inexorablement mais dont nous sommes coresponsables. Comme le vie, ce contact lecteur/auteur reste toujours inachevé, imparfait, en gestation et en développements inattendus, le cycle devenu spirale, toujours inattendu inouï, mais relativement maîtrisé. Qu'attendons nous de la vie ? "La surprise de vivre" selon le beau titre de Jeanne Calzy.

Je terminerai par l'image de Popper « apprendre à grimper sur ses propres épaules pour tenter la corde que nous avons lancé en l'air ». Le risque de vivre. Et place aux créations nouvelles !

NB : Le choix des auteurs ou ouvrages cités ici ne l'est qu'à titre indicatif et ne prétend aucunement à une quelconque exclusion ou exclusivité. Aux déesses ne plaise !

Geneviève Pastre
17 juillet 2007

blog : <http://genevievepastre.blogspot.com>